

Éliane Daphy & Diana Rey-Hulman, s. dir., avec la collab. de Micheline Lebarbier, *Paroles à rire*

Paris, Publications Langues'O/INALCO, 1999, 292 p., carte (« Colloques Langues'O »).

Jean-Louis Siran

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2780>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 310-313

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Louis Siran, « Éliane Daphy & Diana Rey-Hulman, s. dir., avec la collab. de Micheline Lebarbier, *Paroles à rire* », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 29 novembre 2006, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2780>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Éliane Daphy & Diana Rey-Hulman, s. dir., avec la collab. de Micheline Lebarbier, *Paroles à rire*

Paris, Publications Langues'O/INALCO, 1999, 292 p., carte (« Colloques
Langues'O »).

Jean-Louis Siran

- 1 LE CENTRE de recherche sur l'oralité tint colloque en 1996 à propos du rire. En voici les Actes. Que les contributions soient d'un intérêt inégal, c'est la loi du genre. Mais enfin voici un colloque d'anthropologues. Dix-sept contributions, les unes cadrées selon les us et coutumes du métier, ethnique par ethnique (comment, de quoi rit-on chez les Inuits, les Touaregs... ?), les autres de manière plus innovante (comment, de quoi rit-on quand on est entre musiciens, marins, employés de bureau, entre sourds, entre anciens alcooliques ?). Dix-sept anthropologues donc, plus un dix-huitième participant, lequel n'était pas là pour y porter parole « à rire », mais parole « freudienne ». Pourquoi pas ? Une telle excentricité ne va pas toutefois sans faire problème, de n'avoir pas été traitée comme telle. Était-il là comme consultant ? comme « discutant » ? ou comme ornement ? Eût-il pris la peine d'écouter les autres pour les interpeller, s'étonner peut-être avec eux, « associer » à son tour, suggérer quelques pistes... mais non ! Il se contente de poser quelques éléments d'exégèse de ce qui fut un jour énoncé à Vienne, dans une totale surdité à ce qui peut se dire aujourd'hui, ici et maintenant, autour de lui. Mais sans doute n'avait-il rien à y apprendre puisque tout a déjà été dit, et le rôle des disciples n'est en effet que de répéter, expliciter, commenter... ce qui fut un jour révélé !
- 2 Ce dix-huitième participant (Paul Laurent Assoun) intitule sa contribution : « Psychanalyse du risible ». N'est-ce pas plutôt du risible de la (d'une certaine) « psychanalyse » qu'il s'agit là ? – d'une psychanalyse un peu trop oublieuse des enjeux du divan et qui se satisfait peut-être un peu vite de nous pontifier quelque chose comme du « savoir » là où il y eut, à Vienne en effet – mais tellement à l'opposé de tout discours auto-risé/aseptisé/béatifié –, urgence à vivre, à *comprendre pour vivre* ! Question

aux responsables de cette publication : où peut donc bien être le « chic » d'un tel soliloque ? Question à l'auteur de ladite contribution : qui parle là ? d'où ? à qui ?

- 3 Vivre et comprendre, voilà bien au contraire ce qui explose dans la contribution d'Yves Delaporte. Sur les sourds, justement. Pas les malentendants, ni les non-entendants, les *sourds* ! Il fut un temps où l'on crut élégant de parler de peuples « sans écriture », plutôt que de « sauvages » ou de « primitifs ». Jusqu'au jour où l'on s'avisa que nous nommions ainsi d'un manque ce qui était en fait un plein, un plein d'« oralité » comme on dit maintenant (« oralité » signifiant désormais le soin, le souci constant, l'exercice à la fois risqué et souvent gratifiant de la prise de parole). À suivre Yves Delaporte, il n'y a pas plus de « non »-entendants que de « sans »-écriture, si ce n'est pour un « Nous » encore une fois inavoué, celui des « entendants » : terme dont Delaporte n'use que pour faire remarquer qu'il ne figure dans aucun lexique, révélant du même coup que « Nous », à nouveau si sûrs d'être « normaux », ne caractérisons les « autres » que sous la marque du manque, de quelque chose comme un non-être, quand ils se vivent eux-mêmes dans la plénitude de l'Être-sourd : au point de ne pas même comprendre (car il ne leur est pas davantage épargné de se percevoir eux-mêmes comme « Nous » de référence) comment les autres (c'est-à-dire « Nous »-autres) peuvent avoir un corps aussi figé, un visage tellement dénué d'expression, et un mouvement de lèvres aussi exagéré...
- 4 Singulièrement tonique, un tel renversement de perspective ! Mais l'auteur va bien sûr plus loin, vers l'interrogation qui fait le thème de l'ouvrage, et montre donc – je suis obligé de faire bref et ne saurais rendre compte comme il faudrait d'un travail si pointu – que leur langage gestuel, où l'iconicité des signes est si prégnante, induit un humour par télescopage d'images visuelles qui n'est pas sans rappeler, c'est Delaporte qui le dit, celui d'un Tex Avery par exemple. Il semble qu'on rigole bien quand on est entre sourds (avec les entendants, c'est moins évident : ils ne comprennent rien...).
- 5 Voilà donc un travail majeur, puisqu'il excelle à décentrer (par renversement de perspective) l'« éloignement » du « regard » supposé caractéristique de l'anthropologie, tout en proposant une analyse on ne peut plus précise, pertinente et élégante à la fois, d'un objet spécifique : qu'en est-il du rire chez les Sourds ? « Ethnique » ou « ethnoïde » reste-t-il néanmoins, de se laisser quelque peu enfermer (mais comment ne pas ?) sous le schème d'un Nous-les-Sourds là où d'autres ont pu dire Nous-les-Tikopia, pour ne pas dire tout simplement Nous-les-Hommes.
- 6 D'autres contributions échappent totalement à ce schème du « Nous ». Ainsi celle qui traite du *Photocopy-lore* (comme on a pu dire *Folk-lore*), beaucoup moins élaborée, malheureusement.
- 7 Entre les deux, Maurice Duval nous met en appétit, mais sans nous combler pour autant : « Le cadre d'un navire est singulier : il s'agit d'un huis clos où une équipe de dix-huit ou vingt marins vivent ensemble en permanence, sans échappatoire possible et sans s'être mutuellement choisis, [...] ce qui constitue une situation porteuse de tensions maximales [...]. Les marins usent de la plaisanterie, dont une des caractéristiques est sinon de dissoudre les tensions, du moins de les désamorcer en les tournant en dérision » (p. 196). Une telle analyse, au fond toute fonctionnaliste, emporte un peu trop vite la conviction pour être bien bouleversante. Mais sans doute n'y avait-il pas grand-chose de plus à dire sur le sujet.
- 8 Sylvie Fainzang offre une contribution fort brève (cinq pages !), mais fort dense, sur le rire chez les anciens alcooliques du mouvement Vie Libre. À la suite d'auteurs anglo-

saxons ayant travaillé sur des groupes voisins, pour lesquels l'alcool n'avait pas été un aimable excès mais bien une pratique invalidante allant jusqu'à la désocialisation, elle note que le rire est des plus précieux pour ceux qui ont pu s'en sortir : à plaisanter sur ce qui les effraie (le risque de rechute), ils opèrent en effet une mise à distance ayant valeur thérapeutique. Mais l'auteur ajoute toutefois que ne saurait rester pour eux non dit et comme inavouable ce qui fut leur histoire et reste leur angoisse : d'où leur malaise lorsque les plus bienveillants de leurs proches s'essaient à l'évoquer, mais de manière gênée, sans oser dire ce qu'ils disent. Il leur faut en effet assumer leur passé, ne pas se défausser, mais en même temps protéger un présent dont la différence est toujours fragile. D'où les vertus de l'ironie... Rire pour dire ouvertement, pour n'être pas dans le déni, tout en maintenant un écart. Rire pour ne pas rechuter !

- 9 D'autres contributions relèvent d'une approche plus habituelle, et même si elles traitent d'objets relativement nouveaux (légendes urbaines, ou histoires drôles que se racontent tels ou tels groupes de musiciens), elles ne laissent pas pour autant d'obéir aux canons peut-être un peu trop courts des études folkloristiques, la justification étant, par exemple, qu'« il suffit de remplacer "Belge" par "batteur" pour que l'histoire devienne une histoire de musiciens » (Éliane Daphy ; p. 28).
- 10 Il arrive qu'on se laisse aller à quelques truismes : « La littérature orale d'une société, avec ses formes stéréotypées, est une matière première récupérée pour faire passer des messages [*sic* !] ou pour remplir certaines fonctions [!]. L'une d'entre elles, et non des moindres, est d'amuser, de faire rire » (Jeanine Fribourg ; p. 149).
- 11 Il arrive aussi qu'à partir d'une approche folkloristique (où tout commence, comme on sait, par la catégorisation de « types » au sein de « genres ») le doute du chercheur quant à la pertinence de catégories purement formelles (« On suppose généralement que les contes facétieux sont comiques et donc qu'ils font rire. Or [...] j'ai pu constater que ces contes ne déclenchaient pas systématiquement le rire » ; Micheline Lebarbier, p. 165) l'amène à passer du texte au contexte. Le pope représente l'aisance et le pouvoir. C'est lorsqu'il est ridicule, lui qui incarne l'autorité, que le pope fait rire les paysans. Le Tsigane, au contraire, est l'autre, l'étranger. C'est lorsqu'il se moque des autorités qu'il fait rire les villageois (M. L. ; pp. 175-176). De quoi rit-on dans les campagnes roumaines ? On en a ici quelque idée... d'ailleurs plutôt rassurante, quand la presse ne cesse de nous dire que telle catégorie pourtant gravement exploitée (les mineurs) ne semble guère s'instituer que comme la dernière béquille d'un appareil d'État assez largement contesté...
- 12 La plupart des autres contributions sont très classiquement présentées à l'intérieur d'un cadre ethnique où les divers genres de rires sont décrits et analysés de manière extrêmement fouillée (les contributions sur les Touaregs ou sur les Mélanésiens de Houaïlou, par exemple, sont à elles seules de véritables petites monographies), mais où elles courent le risque de s'enfermer dans une problématique de la « différence », toujours quelque peu réifiante, et qui donne peut-être un peu vite au lecteur (à l'auteur ?) le sentiment que quelque « chose » serait donné là, qu'il suffirait d'« observer ».
- 13 Attitude qui paraît tout d'un coup naïve dès qu'on se pose la question de la place de l'ethnologue dans cette affaire. Qu'en est-il des effets induits par sa présence sur ce qui se dit ? par sa mémoire sur ce qu'il n'a pu enregistrer sur le vif ? ou par le travail de remémoration qu'il impose à l'informateur, supposé rapporter un événement de parole dont il aurait été témoin et qu'il lui faut en fait reconstruire après coup, dans un nouveau contexte où telle « parole à rire » ne fait plus rire personne ? Telles sont les questions troublantes que pose Éliane Daphy (pp. 29-34 en particulier).

- 14 Et tel est l'objet même de la contribution de Patrick Williams, qu'on ne saurait résumer ici tant elle va toujours au plus court sans jamais cesser d'être savoureuse. Quand l'histoire drôle ne fait-elle pas rire ? Eh bien, par exemple, quand on la dit à un ethnologue qui ne dispose pas forcément de tous les éléments pour en décoder les enjeux. Il faut donc lui donner la clé, élucider les références, expliciter les sous-entendus. (Alors quand ce dernier, à son tour, s'en va la dire à ses collègues...). Tout ce que l'échange verbal suppose de savoir partagé, voilà ce que le seul récit d'un repas convivial en lisière de forêt suffit à faire entendre.
- 15 En conclusion, une fantaisie de Diana Rey-Hulman autour de quelques expressions (françaises le plus souvent) telles que « se gondoler », « rouler », « pouffer de rire », etc., d'où il ressort que si la joie peut être associée à la douleur, au désir ou à la colère, le rire, « dans ses contorsionnements et ses grimaces », a nécessairement rapport au corps.
- 16 Au total, un livre assez disparate, et quant à la qualité des contributions, et quant à leurs orientations. Mais on y trouvera du bel ouvrage classique auquel faire référence aussi bien qu'une inquiétude susceptible de faire réfléchir, plus quelques perles, et même un vrai petit chef-d'œuvre. Dans le genre bazar on a vu pire !
-

AUTEUR

JEAN-LOUIS SIRAN

CNRS, Langues et civilisations à traditions orales (LACITO), Paris.